

Serrer son bonheur

Du même auteur

Des légions romaines aux saints bretons Coop Breizh, Spezet, 1993.

Iseult et ses sœurs celtiques Coop Breizh, Spezet, 1995.

L'hérésie des pauvres - *Vie et rayonnement de Pierre Valdo*, Labor et Fides, Genève, 2002.

Guillaume le Troubadour Aubéron, Anglet, 2002.

En Quête du Graal Aubéron, Anglet, 2003.

Pour l'honneur de Dieu L'Harmattan, Paris, 2007.

Fêtes chrétiennes - *du Jour des Morts à la Réformation*, L'Harmattan, Paris, 2007.

L'apôtre Pierre devant Corneille - *esquisse d'une théologie de la rencontre*, L'Harmattan, Paris, 2009.

Rencontres avec Jésus L'Harmattan, Paris, 2011.

Vivre avec l'invisible La Barre Franche, 2016

© 2017 La Barre Franche - Noelle Sarl
Le Vert Pré - 49490 Linières-Bouton

Édition : labarrefranche.org

Pour acheter ce livre : lalibrairieprotestante.com

E-mail : contact@resister-online.com

ISBN 979-10-93638-08-9

JOUVE - 1, rue du Docteur Sauvé, 53100 MAYENNE

Imprimé en France - Dépôt légal : octobre 2017

Bernard Félix

Serrer son bonheur

Editions « La Barre Franche »

Passer à côté

Passer à côté d'un élément, d'un moment, important, voire capital, de notre vie.

Plus même qu'un élément important, ce peut être en effet un moment capital qui peut nous échapper. Et le pire est peut-être que cet instant, où va nous manquer ce que nous ne pouvons pas réussir à saisir, cet instant peut ne plus revenir. La perte est grande, elle peut être irréversible. C'est un immense dommage que nous subissons.

Je pense ce risque permanent dans notre existence. Bien des philosophes, bien des poètes l'ont senti, compris. Parmi tant d'autres, qu'il me suffise de citer Louis Aragon, que reprendra, entre autres, Georges Brassens :

*« Et quand il croit serrer son bonheur, il le broie.
Sa vie est un étrange et douloureux divorce. »*

Et l'on connaît la conclusion d'Aragon : *« Il n'y a pas d'amour heureux. »*

Deux notions assez distinctes s'offrent ici à notre réflexion sans être vraiment opposées : d'une part, la poursuite du bonheur – pour beaucoup l'essentiel, l'unique préoccupation des

hommes au long de leur vie – d'autre part, la recherche d'un amour profond, sincère, partagé, qui pourrait être sans doute une composante de ce bonheur, peut-être même ce qui le constitue vraiment. Mais un tel amour s'accompagne parfois, souvent, toujours, semble dire même Aragon, de malheur, de souffrances, qui sont à l'opposé du bonheur que l'on recherchait.

Je reparlerai de cette recherche de l'amour, plus encore peut-être de sa manifestation désintéressée et totale. Pour l'instant, je m'en tiens à cette idée qui donne titre à ce chapitre, **passer à côté**, sous-entendu à côté du bonheur, vu par tant et tant d'hommes comme leur objectif conscient ou inconscient, comme le désir le plus profond dans toute leur existence. Est-ce pourtant exact d'ailleurs ? Il me faudra revenir donc sur cette recherche du bonheur.

Ce que propose le poète, c'est cette idée que l'homme croit serrer son bonheur, le tenir fermement mais qu'il le détruit, qu'il le « broie ». Inconscience, précipitation, maladresse, appréciation erronée d'une situation, tout ce qu'on voudra. Entre son aspiration existentielle au bonheur et sa réalisation, il y a cette erreur, qui met en divorce douloureux sa pensée, qui tâtonne, et sa vie, qui rencontre un cuisant échec.

La réussite sans doute pourrait être toute proche. Mais le malheureux, de façon étrange, écrit Aragon, passe à côté de ce bonheur qu'il recherche sans cesse. Étrange et il ajoute « douloureux ». Ruminer cet échec, n'est-ce pas en effet douleur, voire désespoir ? D'autant plus, je l'ai déjà dit, que revenir en arrière n'est pas concevable. Même si, en apparence au moins, l'homme en question était sur le point d'aboutir dans sa quête.

Que lui manquait-il ? Si peu peut-être ? Et si ce « si peu » était en fait capital, essentiel, immense : un attachement qui semble

secondaire mais qui bouleverserait la situation et lui apporterait l'issue souhaitée, la plus positive qui soit ?

Le résultat recherché semblait tout proche, et faire un pas de plus dans sa direction est cependant un échec et détruit l'attente anxieuse qui constituait un but de l'existence, le véritable but sans doute, tant et tant attendu.

Je pense en cet instant à Marie-Madeleine. Elle se tient en face du Christ ressuscité. Elle vient de comprendre que cet homme tellement aimé, qu'elle a vu mourir de si épouvantable et douloureuse manière est en face d'elle, si peu différent en somme de celui qui l'a guérie de sept démons¹, qu'elle a suivi, qu'elle a aidé de ses biens, auquel elle est attachée à ce qu'il lui semble pour toujours. Comme il l'avait annoncé – et elle se met à s'en souvenir – il est maintenant ressuscité. Il a vaincu la mort, pense-t-elle sans aucun doute.

Joie intense. Les choses ne sont peut-être plus comme auparavant, mais l'amour de Marie-Madeleine pour Jésus reste le même, profond, brûlant. À genoux devant lui, telle que la montrent maints tableaux, elle tend les bras pour l'étreindre. Qu'entend-elle alors ?

« *Je ne veux pas que tu me touches* » (que tu me retiennes). En latin : **noli me tangere**.

Cette réponse, les peintres ou bien leurs commentateurs ont l'habitude, en effet, de nous la donner en latin.

Et le texte biblique, de façon un peu ridicule à nos yeux, se lance dans une explication, qui fait sourire certains et qu'on pourrait comprendre comme ceci : tu ne dois pas me retenir car je ne suis pas encore monté auprès de mon Père, de notre Père à tous.

1 Lc 8, 2

Je n'ai pas atteint en quelque sorte la fin de mon cheminement vers mon Père et vers votre Père, pour recevoir la plénitude des attributions d'un Dieu.

Est-ce cela que Jésus veut dire à Madeleine ?

Ou bien est-ce, une fois de plus, le simple refus de son étreinte amoureuse ?

En tout cas, comme elle l'a toujours fait dans le passé, elle n'hésite pas, elle obéit à son maître adoré. Elle se retire, quoi qu'il lui en coûte, et elle rejoint les disciples pour leur raconter cette rencontre. Est-elle heureuse ? Ou bien n'est-elle pas passée à côté ?

Au fond, elle ne se souvient pas exactement de ce qu'elle voulait en cet instant où elle l'a reconnu : le couvrir de baisers, oindre sa tête et son corps de riches et odorants parfums, comme cela a lieu dans le récit où, longtemps, on a cru identifier Marie-Madeleine à la pécheresse qui avait pénétré chez Simon le lépreux, en train d'offrir un repas à Jésus¹.

Marie-Madeleine est-elle « passée à côté » ? D'une certaine façon, oui, au moins en apparence. Elle attendait de l'être aimé, qu'elle avait vu souffrir et mourir sur la croix, un accueil qui réponde à la grande tendresse dont elle débordait pour lui, et à l'immense joie de le voir en ce magnifique instant, devant elle, ressuscité comme il l'avait annoncé et comme elle avait eu quelque peine à le croire. Serait-elle déçue de son injonction de ne pas le retenir ? Sans doute non, car elle a toujours tout accepté de lui : elle est dès cet instant le premier témoin de la résurrection, c'est-à-dire de sa victoire sur les forces du mal qui voulaient le détruire totalement et le faire disparaître à jamais. Le premier témoin, elle ne va pas cesser de le dire, se hissant à la place de premier apôtre.

1 Mc 14, 8, et aussi Mt 26, 6 et Jn 12, 3

Détruit, ce Jésus aimé ? Non, il est passé par la mort pour remporter une victoire inattendue pour elle, quoique annoncée. Ainsi Marie-Madeleine ne peut être déçue. Ce n'est qu'à vues humaines qu'elle n'a pas atteint son but, lui dire, lui redire tout son amour brûlant et toute sa confiance illimitée. Jésus, dans cette belle scène, n'a-t-il pas saisi et cet amour et cette confiance ? Ne le savait-il pas déjà, depuis tout ce temps où elle l'a suivi et servi ?

Mais là se trouve sans doute ce que certains appelleraient l'humour de Dieu. Nous espérons quelque chose. Il refuse de combler cette attente, mais nous sommes satisfaits, d'une autre manière et probablement bien meilleure. Marie-Madeleine passe dorénavant d'un rôle d'amoureuse, ou de servante qui accompagne Jésus dans la troupe des disciples, à un rôle d'apôtre, de premier témoin de la résurrection. Elle ne va pas manquer de le proclamer, quitte à se faire rabrouer fortement, méchamment presque, par les disciples les plus machistes. Il suffit de se reporter à l'Évangile apocryphe de Marie, voire à l'ultime verset de l'Évangile apocryphe selon Thomas.

Cet Évangile de Marie (lire de Marie-Madeleine) fait voir en effet ladite Marie tenter d'enseigner aux apôtres ce qu'elle a reçu du Seigneur, et qui diffère de ce qu'eux-mêmes semblent avoir retenu des paroles de Jésus, particulièrement depuis sa résurrection. On voit ainsi Pierre s'étonner des affirmations de cette femme qui semblerait détenir un enseignement particulier à elle et inconnu de lui. Pierre dit en effet dans cet Évangile¹ : « Se peut-il qu'il se soit entretenu avec une femme à notre insu et non ouvertement, si bien que nous devons faire volte-face et nous, lui obéir ? L'a-t-il choisie de préférence à nous ? »

Le texte de cet Évangile se poursuit par cette affirmation (18, 1) : alors Marie pleura. Lévi prend quelque peu sa défense, mais

1 Évangile de Pierre 17, 18 à 22

Pierre et André la mettent à l'écart et elle achève là son rôle de témoin, d'apôtre. Victoire des hommes ? Sans aucun doute et, en conséquence, grande souffrance de cette disciple sortant de son illusion d'être considérée à l'égal des apôtres.

Marie-Madeleine pourrait-elle être alors véritablement là où Jésus a souhaité qu'elle trouve son vrai bonheur. Ce bonheur, elle paraît le posséder, Jésus ne le lui ôte pas, elle peut être heureuse d'en être la pleine détentrice. Il est à elle pour toujours, elle peut le sentir ainsi désormais, même s'il diffère de ce qu'elle avait espéré. Faudrait-il penser qu'elle a été obligée de passer à côté de ce bonheur attendu ou plutôt de se mettre à côté du fait de son rejet par les principaux apôtres, Pierre en particulier ?

Non, un doute subsiste en nous en effet. L'histoire de la chrétienté primitive tendrait à faire voir ici un échec de Marie-Madeleine. Le dernier verset de l'Évangile apocryphe selon Thomas¹, d'interprétation assez controversée, laisserait entendre que Pierre oblige cette disciple à quitter le cercle des apôtres – « *que Marie nous quitte, car les femmes ne sont pas dignes de la Vie* ». Et Jésus lui assurerait néanmoins (même verset) une transformation de femme en mâle lui autorisant l'accès au Royaume des Cieux. Comment cette transformation serait-elle concevable ? Selon certains exégètes, il y aurait là une influence gnostique et l'idée de la reconstitution de l'androgynie primitif.

En paraphrasant un peu le poème d'Aragon, on pourrait dire que Marie-Madeleine n'a pas réussi à « serrer son bonheur », de la façon dont elle l'entendait peut-être en prononçant le nom de Rabbouni par lequel elle désignait son maître en y pensant constamment. Non, elle n'a pas serré son bonheur, tel qu'elle l'avait imaginé, mais elle en a vécu un autre, d'une autre sorte et peut-être supérieur, qui a resserré ses liens avec Jésus, qui lui a

1 v. 114

permis de sentir véritablement quelle était son essence d'une part (un Seigneur et un Dieu) et sa volonté d'autre part concernant sa fidèle suivante. Son cœur n'a pas été broyé d'avoir reconnu son maître ressuscité. Ce sont plutôt les apôtres, les autres disciples qu'elle connaît depuis longtemps qui, en lui refusant bien évidemment la qualité de « mâle » digne d'être dépositaire du message de Jésus, ont tenté de l'évincer, de la troubler, de l'angoisser, presque de la désespérer. L'Évangile de Thomas la rétablit à sa vraie place dans le Royaume de Dieu, d'aucuns diraient la première.

Nous ne savons en tout cas pas bien où elle a fini son existence. Elle disparaît de nos Écritures saintes. Une tradition la fait finir sa vie en Provence dans une grotte de la Sainte-Baume (cette tradition ne vaut rien probablement). Hélas, en face des hommes qui ont marqué les débuts du christianisme, il n'y a pas eu assez de femmes pour nous écrire la suite de la vie de Marie-Madeleine.

Mais nous pouvons penser que, certainement, l'exaltation dans laquelle elle est entrée, à l'issue de cette ultime rencontre avec Jésus ressuscité, n'a pas cessé de la marquer pour toujours. Son bonheur peut être là, dans l'exaltation même où elle a été plongée, qu'elle cherche assez vainement à communiquer aux disciples, exaltation où Jésus a souhaité en effet qu'elle trouve son vrai bonheur. Ce bonheur, il est bien le sien, Jésus ne le lui enlèvera pas. Il est à elle pour toujours, même s'il diffère de celui qu'elle avait secrètement attendu.

En opposition à l'expérience tant douloureuse qu'heureuse et positive de Marie-Madeleine, je voudrais placer maintenant l'exemple de celui qu'on appelle communément le jeune homme

riche¹. C'est un riche selon Matthieu et Marc, un chef juif riche selon Luc.

Cet homme se fait d'abord rabrouer parce qu'il appelle Jésus bon maître. C'est sans aucun doute pour se faire bien voir. Cette qualification, remarque Jésus, ne peut s'appliquer qu'à Dieu seul. Il le fait observer immédiatement.

Puis Jésus rappelle les commandements de la Loi (ici, un condensé du Décalogue) et l'homme déclare qu'il a obéi à tous ces commandements depuis sa jeunesse, ce qui ne peut manquer de frapper Jésus. Mais ce dernier lui demande encore une chose, vendre tous ses biens et en distribuer l'argent aux pauvres (notons que c'est ainsi qu'a agi Pierre Valdo à Lyon à la fin du douzième siècle). L'homme, trop fier peut-être et trop attaché à sa fortune, ne peut s'y résoudre. Il s'éloigne, bien triste. Les disciples sont sans aucun doute déçus, consternés même. C'est alors cette image bien connue que Jésus emploie² : « *Il est difficile pour un chameau de passer par le trou d'une aiguille, mais il est encore plus difficile à un homme riche d'entrer dans le Royaume de Dieu* ».

Et cependant ? N'est-il pas bien sympathique, cet homme qui s'efforce de suivre les commandements de la Loi et qui se précipite vers Jésus quand il parvient à le rencontrer ? La première impression qu'il donne après les questions de Jésus encouragerait à le voir comme un juste exemplaire. Pourtant Jésus met le doigt sur son attachement profond à ses immenses richesses. Tout s'écroule à cet instant. L'homme ne peut se résoudre à donner satisfaction à la dernière demande de Jésus et il s'en va tout triste. Il était tout près de son bonheur. Il lui aurait fallu encore accepter l'ultime sacrifice demandé par Jésus. Il était tout près, mais

1 Mt 19, 16 à 20 ; Mc 10, 17 à 27 ; Lc 18, 18 à 27

2 Lc 18, 25

il est passé à côté. C'est pour ce riche une honte, une désolation profonde. Sa rencontre avec Jésus a échoué lamentablement.

Nombreux sommes-nous sans doute à manquer comme lui la dernière étape dans la voie du renoncement total aux richesses. L'enseignement de l'Église ne l'impose cependant pas à tous les chrétiens. Le jeune homme riche a été bien incapable d'aller jusqu'au bout des exigences à lui posées par Jésus. Peut-être trop d'orgueil de sa vie l'habitait-il et peut-être Jésus l'a-t-il senti. Les disciples ont été étonnés de cette scène, d'autant plus intéressante qu'elle est relatée par trois Évangiles.

L'homme riche se voyait tout près et pourtant cette dernière marche devant laquelle il a été placé par Jésus est pour lui infranchissable : se séparer de ses biens immenses. Il ne peut y consentir. Il en est de même pour bien des hommes. Nous croyons notre route aisée, sans dangers, sans embûches. Il n'en est pas ainsi. Nous sommes incapables de quitter les servitudes de notre passé, notre confort, nos habitudes souvent plus mauvaises que nous n'acceptons de le reconnaître. Nous croyons que nous sommes proches, très proches de ce que nous demande Jésus dans le domaine des richesses ou dans tout autre domaine. Nous sommes très loin en fait et nous avons beaucoup de mal à en convenir. Nous sommes bien trop gros pour passer dans le trou de l'aiguille. Aux hommes, cela est impossible, seule une aide de Dieu peut permettre de franchir l'obstacle. Une telle remarque nous fait rejoindre certaines affirmations de saint Augustin dans les Confessions.

Méfions-nous donc de nos jugements. Quand nous nous croyons tout près du succès, nous avons encore un chemin long et difficile à parcourir. C'est que notre jugement est souvent bien mauvais, n'est-ce pas ?

Alain Fournier dans *Le grand Meaulnes*¹ met dans la bouche d'Yvonne de Galais une déclaration faite sans doute avec assurance : « *Et puis j'apprendrai aux garçons à être sages, d'une sagesse que je sais* » (aux garçons qui seront ses élèves)...

Je leur enseignerai à trouver le bonheur qui est tout près d'eux et qui n'en a pas l'air.

Je retiens ce « tout près » et je remarque que le bonheur recherché par Marie-Madeleine, comme celui auquel aspire le jeune homme riche, n'est pas si évidemment près d'eux. Il en a peut-être l'air mais il ne l'est pas véritablement. Pour la première, il prend un aspect tout à fait inattendu et pour le second, il se présente comme en haut d'une marche infranchissable.

Pourquoi Yvonne de Galais paraît-elle si assurée sur sa capacité à ouvrir l'accès au bonheur que recherchaient « ses garçons » ? Il n'est pas facile d'y répondre et, pour chercher ce qu'elle entend dire, il va falloir comprendre ce que ce terme de bonheur peut ici signifier. N'est-il pas mis à la place d'un autre terme, celui de joie. J'en viendrai à le discuter.

Et que veut dire cette expression bonheur qui n'en a pas l'air ? Est-ce à dire un bonheur tout proche, sans qu'on parvienne ou qu'on accepte de le sentir comme tel ?

Le bonheur que l'on recherche souvent dans la vie, on peut en général bien dire quel air il doit avoir. On pense savoir ce qui le constitue, on croit connaître avec précision quelle aspiration est la nôtre. Que se passe-t-il donc pour que nous soyons incapables de le discerner vraiment comme si une brume nous le cachait, comme s'il était finalement un peu autre que ce que nous attendions ?

1 chapitre II de la troisième partie, Livre de Poche 2009

Continuant à examiner des exemples tirés de la Bible, je vais tout d'abord poursuivre cette analyse de différents personnages, à la suite de Marie-Madeleine et du jeune homme riche, pour mieux comprendre ce que la Bible propose quant à l'approche du bonheur. Il faudrait à ce moment se rappeler cette phrase attribuée à François de Sales : les saints tristes sont de tristes saints. La joie ne débute-elle pas en emplissant de façon continue le cœur de saints, convaincus que la vie se passe en permanence dans une sorte de proximité confiante avec Dieu ou avec son Fils ?

Bonheur ou joie ? Bonheur et joie ? Avant de poser ces questions, je ferai un rapide détour par Béthanie. C'est là que vivent les deux sœurs de Lazare, Marthe et Marie.

En effet, ce livre va prendre exemple d'abord sur une série de personnages bibliques tirés des deux Testaments. Une des questions qu'ils nous posent est de demander quelle place a pu prendre dans leur vie le bonheur qui est le thème de cet ouvrage. Leur vie en a-t-elle été éclairée ou sont-ils souvent passés à côté selon l'expression de l'auteur du Grand Meaulnes ?

De la Bible, je passerai à d'autres situations où, dans les temps anciens, du Moyen Âge notamment, les hommes ont fait des choix de vie fort contrastés : la retraite hors du monde, la poursuite d'une certaine forme d'exaltation et de bonheur à travers l'effort, l'ascèse, la souffrance, une vie passée aux limites des capacités du corps humain comme le font les grands sportifs qui sont de plus en plus admirés.

Je me demanderai ensuite si la recherche de la beauté ne conduit pas à un certain bonheur, voire à un vrai bonheur, en particulier dans la Création, en laquelle beaucoup voient l'œuvre de Dieu.

J'en viendrai aussi aux amours humaines. Aragon incite à en douter proclamant qu'il n'y a pas d'amour heureux.

La philosophie, une certaine forme de sagesse, mérite aussi d'y consacrer ma réflexion. Mais de cette sagesse au vrai bonheur dans la vie, n'y a-t-il pas un considérable écart ?

J'en viendrai enfin à un dernier exemple tiré des usages, des rites, des pensées du protestantisme français actuel. Je me demande en effet si la Sainte Cène, rite central de nos cultes, n'ouvre pas un rapport particulier avec un Dieu sortant de sa transcendance, dont l'approche pourrait constituer aussi une forme de bonheur.

N. B. Dans ce chapitre comme dans tout cet ouvrage, les citations bibliques sont tirées de La Bible en français courant éditée par l'Alliance Biblique Universelle.

À Béthanie

C'est un exercice classique de l'exégèse que de comparer, voire d'opposer ces deux sœurs, Marthe et Marie.

Marthe est l'aînée, un peu le chef de famille me semble-t-il, parce que le frère beaucoup plus jeune peut-être, Lazare, apparaît comme un peu falot. Tous trois, Marthe, Marie et Lazare, habitent la même maison de Béthanie, où Jésus vient se reposer discrètement quand il veut s'échapper de Jérusalem où il est de plus en plus recherché par la hiérarchie religieuse.

Comme toutes les fois qu'il s'arrête dans cette maison, Jésus parle et donne son enseignement ; à la famille se joignent sans doute des familiers. Les disciples ne sont probablement pas hébergés par Marthe car ils sont trop nombreux, mais ils participent aux repas. C'est une charge lourde pour Marthe que de préparer et de servir ces repas ; elle se plaint donc à Jésus de n'être pas aidée par Marie qui ne fait qu'écouter Jésus, assise à ses pieds¹. La réponse de Jésus est assez étonnante et bien connue : « *Marthe, Marthe, tu t'agites et tu t'inquiètes pour beaucoup de choses, mais une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas enlevée.* »

Cet épisode marque une différence nette dans le comportement de chacune des sœurs quand elles reçoivent Jésus sous leur toit. Marthe assure le service de Jésus et de ses disciples. C'est une tâche lourde d'autant plus qu'elle est sans doute inattendue et donc quelque peu improvisée. Marthe voit dans ce service le meilleur rôle qu'elle ait à remplir pour aider Jésus à trouver dans sa halte à Béthanie tout ce qu'il peut souhaiter. Elle se dépense de son mieux et, ce faisant, elle manque sans aucun doute une partie des propos, des enseignements de Jésus.

À l'active Marthe s'oppose Marie la contemplative (cette Marie, bien entendu, n'a rien à voir avec Marie-Madeleine dont nous avons parlé au chapitre précédent). Certains commentateurs emploient le qualificatif d'*extatique* pour Marie de Béthanie. Marie boit, s'imprègne, des paroles de Jésus qui ont en elle une profonde résonance. Peu lui importe le mal que se donne sa sœur. Peut-être pense-t-elle que Jésus n'en demande pas tant, qu'il saurait se contenter d'un accueil plus modeste, d'un repas plus frugal. Elle sait que la qualité et la quantité de mets qui lui sont offerts sont, dans une pareille circonstance, sans importance véritable

1 Lc 10, 30 et sq.

pour Jésus. Elle reste donc là, assise auprès de lui, elle écoute, elle retient de son mieux. Jésus la comprend et l'approuve.

Un second épisode¹ montre aussi les deux sœurs et Jésus. Lazare, le frère, vient de mourir et Jésus semble attendre au loin ou hésiter pour se rendre à Béthanie. Quand il arrive à ce hameau, cela fait quatre jours que Lazare a été placé dans sa tombe. Il est mort et bien mort et si Jésus le rappelle à la vie, c'est sans conteste un épisode de résurrection démontrant sa puissance d'action dans un tel cas.

Marthe apprend que Jésus approche de Béthanie et elle part à sa rencontre, laissant Marie à la maison. Là, c'est donc Marthe qui agit la première, qui prend l'initiative. Elle confesse qu'elle voit en Jésus le Messie, le Fils de Dieu. S'il avait été présent, Lazare ne serait pas mort... Tel est le sentiment qu'elle expose et qui marque sa confiance profonde en Jésus.

Marie apprend de Marthe que Jésus est venu. C'est d'elle-même que Marthe lui demande de le retrouver et le second dialogue qui s'engage entre Marie et Jésus est identique au premier : « *Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort* »². La désolation des deux sœurs s'exprime dans les mêmes termes.

Jésus se fait conduire au tombeau, il le fait ouvrir malgré les recommandations de Marthe (il doit sentir mauvais, car il est dans le tombeau depuis quatre jours). Jésus appelle Lazare d'une voix forte. Ce dernier sort du tombeau.

La nouvelle de cette résurrection détermine Caïphe, le grand prêtre siégeant à Jérusalem, à décider la mort de Jésus et à le faire activement rechercher.

1 Jn 11, 17 à 44

2 v. 21 et v. 32

Les deux sœurs ont eu, dans cet épisode, une réaction semblable. Les paroles par lesquelles elles accueillent Jésus sont les mêmes. Marie est dite se jeter aux pieds de Jésus et pleurer, alors que cette attitude n'est pas mentionnée à propos de Marthe. Malgré cette différence, qui marque sans doute une qualité d'accueil plus respectueuse de la part de Marie, toutes deux proclament leur certitude que, si Jésus avait été là, leur frère ne serait pas mort. C'est en plus Marthe qui fait cette confession selon laquelle elle voit en Jésus le Messie, le Fils de Dieu. Et c'est elle qui, femme pratique, ajoute cette observation sur le cadavre qui sent.

Une autre différence notable va cependant se produire quelques jours plus tard. Six jours avant la Pâque, Jésus se rend à nouveau à Béthanie et il y retrouve ses amis. Lazare est à table à côté de Jésus et c'est à nouveau Marthe qui sert. Marie s'empare d'un flacon d'un parfum très cher (fait de nard pur) et elle le verse sur les pieds de Jésus, puis, montrant à l'évidence son amour et son humilité, elle les essuie de ses cheveux. L'évangéliste ajoute cette précision d'une grande beauté poétique : « *Toute la maison se remplit de l'odeur du parfum* »¹.

Judas critique Marie d'avoir dilapidé une somme importante correspondant à la valeur du parfum, somme qui aurait pu servir à aider les pauvres² : « *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents pièces d'argent pour les donner aux pauvres ?* »

Mais Jésus défend Marie : « *Laisse-la tranquille* »³. Il explique qu'elle réserve l'usage du reste du flacon de parfum pour le jour où on le mettra au tombeau. Il y pense fortement sans doute. Ainsi justifie-t-il devant tous l'acte fait par Marie.

1 Jn 12, 3

2 Jn 12, 5

3 Jn 12, 7

Cette scène (est-ce la même, oui un peu, sans doute ?) est racontée un peu différemment dans les deux Évangiles, de Matthieu et de Marc. Les convives peuvent être assis ou étendus. L'onction est faite par une femme non nommée et a lieu non sur les pieds, mais sur la tête de Jésus. Elle se passe au cours d'un repas chez Simon le lépreux et c'est le symbole d'une véritable onction royale. Marie n'est pas nommée et Jésus commente¹ : *« Ce qu'elle a accompli pour moi est beau. Car vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours avec vous. Elle a répandu ce parfum sur mon corps afin de me préparer pour le tombeau. Je vous le déclare, c'est la vérité : partout où l'on annoncera cette Bonne Nouvelle, dans le monde entier, on racontera ce que cette femme a fait et l'on se souviendra d'elle ».*

Comme je l'ai fait au précédent chapitre, je me demande maintenant, à propos des deux sœurs, ce qu'elles peuvent éprouver touchant l'accomplissement de leur vocation. Sont-elles tout près de leur bonheur, celui-ci règne-t-il sur elles, ou sont-elles passées à côté, même si elles en ont été tout près ?

Il me semble que l'une et l'autre n'ont pas de ce bonheur la même idée. Marthe le voit dans le service des autres, de ce Jésus dont elle a fini par deviner qu'il est bien le Messie attendu par les Juifs, le Fils de Dieu. Que faire de plus, pour Marthe, que de servir Jésus du mieux possible, de l'assister lui et les siens dans la vie qu'ils ont choisi de mener en annonçant la Bonne Nouvelle de l'amour de Dieu. De cet amour Marthe ne doute pas, et elle tente d'y répondre en se donnant toute entière à ce qu'elle croit bien être sa vraie vocation : le service d'autrui. Et Jésus, dans son enseignement, n'insiste-t-il pas souvent sur ce souci primordial, avoir conscience de la misère matérielle et morale des autres et chercher à leur venir en aide d'une façon ou d'une autre, selon les

1 Mt 26, 10 à 13

circonstances ? Difficile et pourtant enthousiasmant programme de vie !

Jésus fait à Marthe un reproche amical qui la conduit en effet à douter : Marthe, tu t'agites et tu t'inquiètes, ta sœur Marie a choisi la bonne part. Au fond, Marthe ne peut que se demander si elle n'est pas passée à côté de sa vraie vie, de sa vraie vocation. Elle a voulu se donner à ce service matériel, qu'elle sait faire et bien faire. Mais elle n'a pas su se mettre à une autre forme de service, l'assistance au niveau de la pensée, de la parole et de la conduite en face des autres, de tout ce qui n'est pas uniquement matériel mais conditionne la vie et la colore de joies profondes.

Oui, il manque quelque chose à Marthe, sa vocation est trop uniquement dirigée vers les aspects pratiques de la vie. Certes, il faut s'en préoccuper et ce sont des tâches lourdes et délicates. Trop peu nombreux le font. Marthe passe cependant à côté de choses qui comptent autant voire davantage dans toute vie humaine : la douceur d'une présence, la chaleur d'un amour qui comprend, redresse, pardonne, guérit, inspire. Malgré son enthousiasme pour tous les soins du ménage auxquels elle s'est donnée, elle semble, à entendre Jésus lui parler, qu'un petit quelque chose lui fait défaut : le bonheur d'une vocation pleinement réussie est tout près d'elle, elle le sent sans doute, mais elle ne parvient pas à l'atteindre complètement.

Et Marie ?

Elle n'offre pas des services comme le fait Marthe, au contraire elle est toute réceptive à ce que Jésus apporte, ou bien, si l'on préfère, disons ceci : elle offre son amour, elle offre aussi le parfum qu'elle trouve pour oindre les pieds ou la tête de Jésus, son maître incontestable qu'elle veut servir, non pas en agissant pour le service de la table, mais par son adoration même muette, par

la chaleur de sa présence ô combien attentive, par son regard qui la montrent sensible à toutes les nuances de la parole de Jésus.

Comme Marthe, elle a compris qu'il est le Fils de Dieu, que son pouvoir est immense, mais elle sait qu'il est exclu de l'emprisonner dans les volontés des humains. C'est lui qui décide en tout, et le bonheur est de l'admettre et de se laisser guider. Seule cette offrande de parfum a-t-elle un sens profond pour elle, le don d'amour qu'elle peut faire pour répondre à son amour.

Dirions-nous que Marie n'est pas femme à laisser passer son bonheur à côté d'elle sans le saisir ? Elle entend en profiter pleinement, elle sait, elle sent plutôt que, selon l'expression de Jésus, elle a choisi la bonne part. Pourquoi la lâcherait-elle ?

Marie serait donc cette sorte d'exception parmi les humains, l'exception de celle qui a saisi par le cœur que son bonheur a un nom, Jésus, et que le tout est d'écouter de tout son cœur, de tenter de le comprendre et de montrer son amour par son attitude aux pieds de son maître.

Bonheur dans l'extase, dans un essai de compréhension de choses qui lui échappent en partie, mais qu'elle accepte, car tout ce qui vient de lui, vient de Dieu. Elle le sait ou, plus exactement, elle le croit fortement. Dans ces conditions, sa vie, c'est de le suivre et de mettre non pas ses mains comme le fait Marthe, mais sa présence fidèle à sa disposition pour l'encourager. Et s'il faut tenter des gestes pour sortir un moment de son immobilisme extatique, Marie trouve cette invention folle que Jésus comprend parfaitement, ce geste qui consiste à répandre le contenu d'un vase d'un parfum de nard pur sur la tête de son maître ou encore sur ses pieds qu'elle va ensuite essuyer de ses cheveux.

Geste de dévouement total, d'abnégation, d'abandon aussi peut-être. Ceux qui assistent à la scène sont muets, pétrifiés, scandalisés peut-être et bouleversés par ce moment d'intense beauté. Aux services offerts par Marthe – qui sont bien utiles, ne l'oublions pas – elle ajoute les siens qui sont d'une autre nature, presque ceux d'une esclave ou d'une pécheresse comme celle qui s'est introduite au cours du repas offert par Simon le lépreux. Les gestes de Marie sont hautement signifiants.

Et Jésus a rappelé que partout dans le monde on se souviendra de l'onction chez Simon et de la place imaginée et prise par cette femme¹. Peu importe, en définitive, que ce soit bien de Marie de Béthanie qu'il s'agisse, ou d'une autre femme.

Notons ici que certains exégètes se demandent en effet à qui attribuer la scène montrant cette femme répandant un parfum de grand prix sur Jésus : Marie de Béthanie, Marie-Madeleine ou encore une autre femme qualifiée de pécheresse (Cf. ci-dessus au début du présent chapitre). Probablement des scènes semblables se sont-elles répétées, tant la proximité de la mort annoncée par Jésus pouvait inciter à préparer son corps pour la sépulture. Peut-être, plus simplement, les évangélistes se sont-ils plu à raconter cette scène d'une force extraordinaire et d'une beauté inouïe en la répétant pour nous, leurs lecteurs. À nous de les méditer avec la conscience émue de ce grand moment.

Que dire de plus que les versets de l'Évangile que nous venons de rappeler ? Quelles autres paroles pourraient mieux faire le bonheur de cette sœur de Lazare, si elle les entendait ? La résurrection du frère serait-elle peu de choses à côté de cette déclaration incroyable du maître, qui ne peut être écoutée et méditée que dans le plus grand respect et avec une intense ferveur ?

1 Mt 26, 10 à 13, déjà cités, texte parallèle chez Marc

Bonheur et joie

Il est temps de se poser la question suivante : la recherche du bonheur est-elle bien l'aspiration de tous les hommes ?

À en parler avec beaucoup d'entre eux, on acquiert fortement cette impression. Certains pensent d'ailleurs qu'une réponse positive est tellement évidente que la question leur semble bien incongrue. Parmi les avis de ceux que nous avons consultés, il s'en trouve cependant qui considèrent comme un peu trop égoïste une telle orientation de vie et qui se demandent, en particulier, si ce n'est pas plus précisément le désir de grands moments de joie exaltante dans l'existence qui doit les conduire durant leur vie. Nous apercevons là le début d'une sorte de distinction notable entre les deux idées, bonheur et joie.

Ces deux notions sont-elles donc si différentes ? C'est la question que je cherche à examiner dans ce chapitre. J'en suis venu à penser qu'elles le sont, en dépit du fait que beaucoup ne savent pas bien les placer l'une par rapport à l'autre, et emploient fréquemment un terme pour l'autre. Plus exactement, ils les associent pour désigner un état de grand plaisir, de large harmonie, de satisfaction extrême, de conscience pleinement satisfaite qui les atteint en différentes circonstances. Le fait est qu'il y a des moments où l'on semble passer assez facilement de l'une à l'autre notion, l'une conduisant à l'autre assez normalement. Cela peut avoir lieu dans le sens où connaître de grandes joies constitue notre bonheur.

Le bonheur en effet est un état personnel de suprême satisfaction qui se compose de quiétude, de sérénité, de félicité mêlées : on dira d'un état où l'on se sent complètement heureux que les désirs s'estompent ou deviennent moins vifs. L'esprit n'est atteint par aucun sentiment négatif, par nulle idée d'un malheur proche